

Le plan défectueux adopté par le connétable de Luyne nous a donné le temps nécessaire pour fortifier, d'une façon formidable, les quelques places qui nous restent encore, nous a permis en même temps de concentrer nos forces, et par là même, de les rendre plus redoutables. Je n'en veux pour preuve que ce qui s'est passé ici même à Saint-Antonin. La ville est fermée il est vrai ; mais lorsque le duc d'Angoulême se présenta devant elle avec quatre mille hommes de pied et quinze cents chevaux, Saint-Antonin était dépourvu de vivres, presque de munitions ; la ville ne renfermait qu'une garnison de deux cent cinquante hommes ; cependant la contenance des habitants fut si fière, leur dévouement si entier, leur résistance si héroïque, qu'après deux assauts qui durèrent plusieurs heures, le duc d'Angoulême fut contraint de se retirer, tranchons le mot, de se mettre précipitamment en retraite ; ses soldats étaient braves, aguerris ; ils n'avaient en face d'eux que des bourgeois paisibles, ignorants des choses de la guerre, pères de famille pour la plupart ; mais ces bourgeois défendaient leur ville, ils combattaient pour la religion, pour leurs femmes, pour leurs enfants. Dieu sourit à leurs efforts ; les mercenaires du duc d'Angoulême furent battus et Saint-Antonin fut sauvé.

De chaleureuses acclamations, de frénétiques cris de joie accueillirent les généreuses paroles du duc de Rohan et interrompirent en cet endroit son discours.

Le duc sourit doucement ; il attendit que le calme se fût à peu près rétabli, puis il continua :

— *Devant de tels faits, messieurs, toute discussion serait superflue. Ce connétable de Luyne, dit-on, va marcher sur Montauban et l'investir, tant mieux ! je voudrais que déjà le siège fût commencé. Montauban, sachez-le bien, messieurs, est aujourd'hui le boulevard le plus formidable de la foi protestante, La Rochelle elle-même n'arrive qu'en seconde ligne. Nous sommes au mois d'août ; les tempêtes de l'automne vont se déchaîner dans nos montagnes, fondre sur l'armée royale et combattre pour nous. J'en ai la conviction, ni le roi, ni le connétable ne mettront jamais le pied dans Montauban. Deux hommes d'une valeur indiscutable, d'un talent hors ligne sont enfermés dans Montauban. Ces deux hommes sont : Dupuy, le premier consul qui, avec le gouverneur, M. d'Orval, a organisé la défense dans des conditions que je ne saurais trop louer, puis un saint ministre, que le souffle divin semble animer, maître Chamier, qui a su communiquer à toute la population sa généreuse résolution ; puis enfin, mon ami le plus intime, mon lieutenant le plus expérimenté, le plus dévoué, l'homme dont la fidélité et l'abnégation vous sont si bien connues, le duc de la Force, qui a juré en s'enfermant dans Montauban, que l'armée royale ne pénétrerait dans la ville qu'en passant sur son cadavre et sur ceux de ses enfants. Vous parlerai-je de la garnison, elle est faible, me direz-vous, elle se compose à peine de douze cents hommes ; oui, mais ces douze cents hommes sont des soldats déterminés qui se feront tuer plutôt que de reculer d'un pouce. J'aurais pu, et cela m'était facile, mettre une garnison beaucoup plus forte dans Montauban, je ne l'ai pas voulu.*

Ce qu'il nous faut, c'est économiser les vivres afin de traîner le siège en longueur et atteindre l'hiver dont les frimas balayeront comme une nuée de sauterelles les troupes royales mal disciplinées, affaiblies par les maladies et découragées par les souffrances d'un long siège sans résultat ; d'ailleurs, pour investir une ville comme Montauban et l'envelopper de tous les côtés à la fois, il faut — croyez-moi, ce calcul est exact — une armée d'au moins vingt-cinq mille hommes ; le connétable de Luyne ne dispose que de

la moitié au plus de cet effectif ; donc certaines parties de la ville resteront libres ; une porte au moins sera toujours ouverte ; par cette porte, si je le juge nécessaire, et qu'il en soit besoin, je pourrai faire entrer tous les secours qu'il me plaira.

— Vous ne comptez donc pas, monsieur le duc, vous enfermer dans la ville ? demanda M. de Penavère.

— Dieu me garde, mon cher baron, de commettre une folie aussi insigne : maître de Saint-Antonin et de Castres, à la tête de huit mille hommes résolus levés par moi dans les Cévennes, en Languedoc et même en Navarre et en Béarn, mieux vaut que je tiens la campagne, afin de neutraliser les opérations de l'armée de soutien, commandée par M. le duc d'Angoulême ; et parer aux éventualités que, surtout dans une guerre comme celle que nous faisons, il faut toujours prévoir. En tenant la campagne, j'intercepte ces convois, je neutralise ses efforts ; je la tiens dans une inquiétude continuelle, et j'empêche le connétable de tenter quelques-uns de ces coups de main hardis qui décident souvent à l'improviste du succès de la guerre.

— Oh ! oh ! dit en souriant M. de Penavère, vous faites, il me semble, monsieur le duc, bien de l'honneur à M. le connétable de Luyne ; je ne le savais pas si expert général.

— Eh ! monsieur, reprit le duc sur le même ton, ce n'est pas, croyez-le bien, la science de M. le connétable qui m'inquiète, je le sais parfaitement incapable d'aucune résolution sensée ; mais il y a près de lui M. le maréchal de Bassompierre, messieurs de Chevreuse, du Maine qui sont des soldats, ceux-là, et que le roi, malgré la malheureuse influence que le connétable exerce sur lui, peut écouter un jour ; alors, le cas échéant, ces officiers expérimentés que je viens de vous nommer nous donneront fort à faire. Ainsi je me résume, messieurs. Vous le voyez, à tout prendre, notre situation est bonne ; elle n'a rien qui doive nous inquiéter, au contraire ; si mes prévisions sont justes et rien jusqu'à présent n'est venu les démentir, nous devons infailliblement obtenir le succès de la campagne ; alors nous traiterons avec le roi dans des conditions qui nous permettront de nous faire rendre les franchises que nous avait accordées le feu roi Henri IV, et qui nous ont été si injustement enlevées. Mais pour atteindre ce résultat, messieurs, il nous faut rester unis, ne former qu'une masse compacte, ne pas mettre nos intérêts privés, nos ambitions mesquines, nos jalousies et nos haines particulières à la place de l'intérêt général. Il nous faut enfin continuer sans arrière-pensée, avec le plus grand dévouement, la plus complète abnégation, l'œuvre de régénération que nous avons entreprise. Puis-je compter sur vous, messieurs, comme vous pouvez compter sur moi. Parlez, je vous écoute. Souvenez-vous de ce qui est arrivé à Clerac ; les haines, les dissensions ont seules causé la ruine de cette malheureuse ville ; il faut que cet exemple terrible nous profite ; que nous ne donnions plus au monde, qui a les regards fixés sur nous, un si déplorable spectacle. J'attends votre réponse, messieurs.

Le duc se tut.

Des bravos frénétiques éclatèrent alors de toutes parts.

L'enthousiasme était à son comble.

Le duc laissa se calmer peu à peu l'effervescence générale, indifférent en apparence à ce qui se passait, mais, en réalité, y prenant le plus vif intérêt.

Les notables causaient entre eux avec chaleur ; enfin, au bout de quelques secondes, l'effervescence qui régnait dans la salle se calma peu à peu, et M. de Penavère, au nom des bourgeois de la ville, prit la parole pour assurer le duc de Rohan que les chefs